

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothee de Lieven : 1836-1856](#)[Collection](#)[1840 \(février-octobre\) :](#)  
[L'Ambassade à Londres](#)[Item](#)[374. Paris, Vendredi 15 mai 1840, Dorothee de Lieven à François Guizot](#)

## 374. Paris, Vendredi 15 mai 1840, Dorothee de Lieven à François Guizot

**Auteurs : Benckendorf, Dorothee de (1785?-1857)**

### Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

12 Fichier(s)

### Les mots clés

[Ambassade à Londres](#), [Famille Guizot](#), [Politique \(France\)](#), [Portrait \(François\)](#), [Relation François-Dorothee \(Dispute\)](#), [Réseau social et politique](#), [Révolution française](#), [Santé \(enfants Benckendorff\)](#)

### Relations entre les lettres

Ce document n'a pas de relation indiquée avec un autre document du projet.□

### Présentation

Date1840-05-15

GenreCorrespondance

Editeur de la ficheMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

IncipitVous me l'avez dit une fois, mon chagrin tourne toujours en injustice. C'est possible, mais voyez la différence entre nous. Je suis pressée d'être injuste, et vous vous êtes injuste après réflexion.

PublicationLettres de François Guizot et de la princesse de Lieven (1836-1846), préface de Jean Schlumberger, Paris, Mercure de France, 1963-1964, vol. 2, n° 429/123-126

### Information générales

LangueFrançais

Cote1022-1024, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 5

Nature du documentLettre autographe

Supportcopie numérisée de microfilm

Etat général du documentBon

Localisation du documentArchives Nationales (Paris)

Transcription

374. Paris, Vendredi 15 mai 1840

Vous me l'avez dit une fois, mon chagrin tourne toujours en injustice. C'est possible, mais voyez la différence entre nous. Je suis pressée d'être injuste et vous, vous êtes injuste à la réflexion. Vous me grondez beaucoup, vous avez vraiment tort. Voici sur quoi ma vivacité à éclater. Votre lettre vendredi : Alexandre va très bien. Je suppose qu'il ne tardera pas à partir.

Cuming Vendredi : Poor Alexandre is still very very ill. The Surgeon won't pronounce him out of danger.

J'ai copié exactement. Mettez-vous à ma place. Et puis le lendemain Beackhausen confirme la lettre de Cumming en ce sens, que ce n'est que Samedi qu'en effet le chirurgien a déclaré que le danger était passé, mais qu'il fallait beaucoup de soin. Vous m'entretenez dans une pleine sincérité, et quand la vérité est venue, elle m'a terrassée. J'étais dans un état près de la folie. je m'étais pleinement fiée à vous et assurément en vous adressant plutôt à Brodie ne sachant en dire dès le commencement "ce sera long", au lieu de me dire dès Mercredi le 6, " dans deux ou trois jours il n'y paraîtra plus". Il en serait résulté deux choses ; c'est que je serais partie sur le champs et que je n'aurais pas eu ce terrible contre coup qui m'a abîmée. Et puis et surtout, je ne vous aurais pas écrit une lettre qui vous fait de la peine, vous aviez bien vu (car vous me citez ma phrase) à quel point ce n'était que vous que je voulais croire. En y regardant bien vous ne me gronderiez pas autant, je ne mérite pas cela, mais beaucoup de pitié. Vous voyez bien que j'ai senti que j'étais vive, que j'étais peut-être inquiète, je vous en ai demandé pardon, je vous le demande encore. N'ajoutez pas à tout ce que je ressens de peine de tous les genres.

En voulez-vous de l'injustice encore ? Voulez- vous de la franchise. Eh bien, j'avais bien envie hier de vous écrire une page remplie de M. Antonin de Noailles, de M. de Flamarens, je cherche encore. qui sont les beaux jeunes gens de Paris ! Pour faire pendant à une page remplie d'observation sur les charmes de 6 ou 7 belles femmes du bal de la Reine. Je fais des découvertes sur vous depuis que vous êtes à Londres. Allez-vous vous fâcher ? Me punissez-vous d'être franche ? Faut-il que je déchire cette feuille ? Je suis très combattue. Vous avez exigé que je vous dise tout. Vous voulez avant tout lire tout-à-fait dans mon cœur, et cependant, vous me ferez peut-être me repentir de ma franchise. Savez-vous ce que je crois ? C'est qu'on m'en doit avec cette rigueur que de près ; de près, lorsqu'on peut si vite effacer, expliquer. Ah de près, je sais bien que vous ne vous fâcheriez pas ! Vous feriez le contraire ! Vous verriez ce qu'il y a de profond, de tendre derrière mes paroles. J'ai beaucoup, beaucoup à dire encore, je dis trop, je dis trop peu, J'ai le cœur gros. Je lis les journaux. J'ai cherché pour voir s'il n'y avait vraiment au bal que des jeunes femmes. J'ai trouvé lord Grey, le duc de Wellington. Est-ce que vous ne causez pas avec ces personnes-là pendant 6 heures de suite que vous restez à un bal ? Vous ne me les nommez pas. Certainement et vous le dites-vous même, vos lettres sont frivoles. Vous êtes dans le tourbillon de Londres, vous le suivez en conscience, j'avoue que je n'en trouve par la raison, car je sais fort bien que c'est inutile quand on n'en a pas le goût. Je connais la mesure du temps de résidence à toute ces gaietés là. Je le sais, mais vraiment je ne vous connaissais pas. Vous êtes jeune. Je vous le disais hier sous une autre forme, vous avez sans doute raison, en tout cas

vous en êtes plus heureux. Moi, je n'ai rien de jeune ou de gai à vous dire, je vous raconte du grave.

J'ai vu hier matin M. de Bourqueney, il m'a assez intéressé ; il sait plus que n'en savent la plus part des personnes qui me parlent. Après lui Montrond et le duc de Poix. Montrond étonné de ce qu'ils vont se dire le roi et lui, en se souvenant de tout ce qu'ils se disaient sur Napoléon quand ils étaient ensemble en Sicile.

Je retourne à Bourqueney qui me dit : " On est bien content de M. Guizot ici et des succès qu'a eu sa négociation pour les reste de Napoléon, vous devriez Madame lui dire cela en lui écrivant.

- Moi Monsieur ? Mais je l'ignore ; je n'ai pas entendu nommer M. Guizot dans tout cela.

- Comment Madame ? Mais M. Thiers le disait encore hier au roi.

- A l'oreille peut-être, Monsieur." Voilà exactement notre dialogue.

M. Molé est venu hier au soir tout rempli du sujet. Il est ému de la chose, mais il trouve que c'est trop tôt, qu'on remue trop les esprits, que cela est fait avec légèreté sans en avoir examiné les conséquences. La famille, la légion d'honneur, le tapage dans les rues. Il a tout passé en revue. Il dit que s'il avait cru le temps. venu de redemander les cendres de Napoléon; c'est lui Molé qui l'aurait fait, mais qu'alors il aurait autrement qualifié cet acte que ne l'a fait M. de Rémusat, que le discours de M. de Rémusat c'est la révolution, elle toute seule qu'on honore, que lui aurait montré Bonaparte comme la restauration de la religion, de l'ordre, des lois, de l'autorité, et fait tourner tout cela au profit de la monarchie tandis que M. de Rémusat n'a remué que les passions révolutionnaires et il dit que magnanime et légitime voilà les deux grands mots du discours. L'un et l'autre parfaitement, absurdemment, appliqués. Ceci est assez vrai. Il critique les Invalides, il veut St Denis, le caveau que Napoléon lui même avait fait arranger pour sa race. Les Invalides, c'est encore l'enfant de la Révolution, et non le monarque. Il ajoute : " Je suis sûr que M. Guizot a trouvé que c'était trop tôt, ou bien qu'il aurait tiré de cet événement le parti que j'ai indiqué, et non les phrases qu'a débitées M. de Rémusat." Il m'a dit hier que c'était Villemain qui lui avait annoncé cela il y a 6 semaines lorsque je vous l'ai redit.

Samedi le 16, à 11heures. J'ai reçu ce matin une lettre de mon fils. Ce pauvre garçon est demeuré sourd d'une oreille, et a perdu l'usage du bras gauche. Il me mande qu'il part de Londres après demain, qu'il restera auprès de moi jusqu'à mon départ. et qu'il ira ensuite à Bade. J'ai écrit avant-hier à Boulogne, pour qu'on m'envoie votre lettre. La journée sera triste je ne recevrai rien !

J'ai été voir votre mère hier. Elle est parfaitement bien, et elle a été fort compatissante pour moi. Vos filles faisaient de la musique. Guillaume jouait avec son fusil. C'est le seul que j'ai vu ; il a fort bonne mine. J'ai été voir la petite princesse. J'ai fait dîner Poggenpohl avec moi. Nous avons à régler des comptes, et il s'était occupé de tous mes préparatifs de départ. Le soir, j'ai vu les trois Ambassadeurs, et Médem, Tcham, Armin, & & M. de. Pahlen venait de chez le roi.

Le départ du M. le Prince de Joinville. est retardé à cause de sa rougeole. Il me paraît que tout le monde est triste, et qu'on trouve que Thiers est trop ivre. Je ne sais guère ce qui se passe. Appony est d'une mauvaise humeur contenue J'ai fait visite hier à Mad. de. la Redorte. Elle est glorieuse. Elle affirme qu'on ne permettra pas à la famille Bonaparte de venir. C'est bien là la résolution mais assurément ce sera la première fois dans le monde que, les seuls exclus de funérailles soient les parents du défunt. On demande l'effigie de Napoléon sur la légion d'honneur, institué par le souverain légitime de la France. Ah, le discours de M. de Rémusat !

En le relisant Il est bien étrange. Au premier coup d'oeil cela a bon air, c'est ronflant, mais à l'analyse ! Je suis curieuse de votre opinion mais elle m'arrive à travers de l'eau salée !

J'ai dormi encore cette nuit, je m'en vante comme du fait le plus intéressant des 24 heures.

Adieu. Voulez- vous que je déchire cette lettre ! Voulez-vous, voudrez vous toujours que je vous dise tout avec ma funeste franchise, comme l'appelle lady Granville ? Je prends un juste milieu je déchire et j'envoie. Adieu, adieu, si vous saviez combien je pense à vous, comment j'y peuse ! Ah ! vous seriez content si cela vous fait encore plaisir. Comme autre fois, adieu, adieu, adieu.

## Citer cette page

Benckendorf, Dorothée de (1785?-1857), 374. Paris, Vendredi 15 mai 1840,  
Dorothée de Lieven à François Guizot, 1840-05-15

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Consulté le 31/12/2025 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/358>

## Informations éditoriales

Date précise de la lettreVendredi 15 mai 1840

DestinataireGuizot, François (1787-1874)

Lieu de destinationLondres (Angleterre)

DroitsMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédactionParis (France)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 27/11/2018 Dernière modification le 18/01/2024